Ils lui ont pris son chalet

Ce n'est pas l'exacte vérité, mais c'est ainsi qu'il l'avait ressenti. Perdre son chalet, tout au moins.

C'était il y a dix ans. Ils avaient commencés à le louer à la commune alors qu'il avait 15 ans. Son père l'avait tenu à son nom jusqu'à ce qu'il ait trente ans, et puis il l'avait laissé poursuivre seul, juste lui donnerait-il un coup de main pendant les dix ans qu'il lui resterait à vivre. Après ce serait pour lui une gestion tout ce qu'il y a de plus indépendante. Et cela jusqu'à ce qu'il ait non pas soixante-cinq ans, il croyait ne jamais pouvoir le lâcher, son chalet, mais 70. Ainsi avait-il fait là-haut 55 saisons. Car on l'a vu, à 15 ans, il y montait déjà. Il demandait les congés d'été, ce que le régent ou la commission scolaire était dans l'obligation de lui accorder, en quelque sorte, car son père, au chalet, il ne pouvait pas faire tout seul.

55 saisons et sans en manquer aucune. Quand il arriva à soixante ans, cela faisait déjà 45 saisons. Il lui semblait alors qu'il ne pourrait jamais arrêter. Et que son chalet, il dit son chalet, et même s'il appartient à la commune, parce que véritablement le chalet, et la montagne dans son entier par ailleurs, il lui semblait que c'était sa propriété, il ne se verrait jamais l'abandonner. Non, il n'arrivait pas à envisager qu'il pourrait y avoir un jour un autre que lui en ces hauts. Ni non plus il n'arrivait à imaginer que d'autres l'avaient précédé et qu'ils avaient très certainement connu les mêmes sentiments d'affection que lui pour cette vieille et belle bâtisse, et puis pour ces pâturages aussi. Car une montagne, elle ne bouge pas, une montagne. Elle reste là. Et si une commune l'achète, il n'y aura désormais plus de changement pendant des décennies. Et même des siècles. C'est cela qui est un peu injuste d'ailleurs, vis-à-vis du privé. Un propriétaire, il fait trente ans sur une montagne qui lui appartient, et déjà il doit penser à la remettre, avec les frais que cela entraine, droit de mutation, notaire, et puis naturellement le rachat des parts à ses cohéritiers. On rachète ainsi une bonne partie de la montagne toutes les générations. Dans l'ensemble on est des cons, nous autres particuliers, qu'il pouvait se dire, et même si lui, il n'avait jamais racheté aucune part de montagne, puisque celle qu'il louait appartenait à la commune, et qu'il ne s'en portait pas plus mal.

Tout ca du passé, et des choses qui ne le regarde plus. Il voulait simplement exprimer toute la peine qu'il avait ressentie en remettant son chalet. Donc à soixante ans, pas l'ombre d'un désistement. Il la garderait jusqu'au dernier jour, jusqu'à ce qu'il crève, se disait-il parfois, sa montagne. Non, pas question de s'en détacher, se disait-il, j'y tiens trop, c'est ma vie, ou tout au moins une bonne part de celle-ci. Voir arriver la belle saison après le si long hiver et ne pas monter là-haut, impossible. Entendre les vaches qui brament dans les champs, Dieu qu'elles sont chiantes, en mai quand on commence à les sortir, elles sentent l'herbe, et imaginent l'alpage là-haut, impossible encore. Il faut monter, il faut aller à la rencontre de ces territoires en apparence coupés du monde mais où l'on

est si bien. A l'écart des misères humaines, pour le cas où on prend le temps de quitter un peu ce qui fait notre vie en bas, les journaux, la TV, la radio, tout cela qui ne fait que vous annoncer des mauvaises nouvelles, et dans le fond, qui ne vous raconte qu'une toute petite partie de la vérité, et puis même, si l'on va au fond des choses, ils mentent tous quelque part. Ya qu'à regarder les journaux de dix ans en arrière pour s'en rendre compte. Il prendrait des livres, lui, et tout en tenant son alpage, avec des lectures salutaires, il pourrait se faire sa petite philosophie. Elle ne vaudrait pas mieux que celle des autres, certes, mais ce serait au moins la sienne, il ne la devrait à personne.

Monter et être heureux, et même qu'il y a le boulot, la traite, descendre le lait au village, tiens, un lien plus important que l'on ne croit, puisqu'à la laiterie ils ne vous laissent jamais tranquille, au contraire, ils vous racontent tous les potins du coin. Mais tant mis, l'on remonte et l'on retrouve ce que l'on aime.

Et puis les années avaient passé. Cinq ans. On avait moins la forme. Le corps, non pas qu'il soit usé, vraiment, mais il grinçait, le matin surtout. On croyait à l'éternité de son corps, autrefois, et voilà qu'il vous lâchait chaque année plus. L'esprit n'avait pas encore perdu pied. Mais le corps oui. Et pour finir, on s'était dit : si cela s'amplifie, ma foi tant pis, je lâche tout.

Mais on n'avait quand même pas pu lâcher, et quelque soit l'état de son corps. Après soixante-cinq ans, on avait fait une année de plus, et une année encore, et ainsi de suite, jusqu'à septante. Mais là, on avait craqué, on n'en pouvait plus, c'était le bout, non pas de la vie dans son ensemble, mais de son exploitation, en bas et ici. On ne voyait plus de raison de poursuivre. On avait remis, aux deux niveaux.

Et voilà, maintenant il avait huitante, dix de plus, le corps, en somme guère plus mal qu'avant. Il avait remplacé le travail par de la promenade. Il allait sur les propriétés tenues par les autres. Mais son chalet, ca c'était une autre histoire. Il ne lui semblait pas normal qu'un autre l'occupe. Quoique il ne lui en voulait pas, dans le fond, à celui-là, ce nouveau venu, c'était la normale. Et pourtant ce chalet, son successeur, il ne pouvait pas l'aimer ainsi que lui il l'avait fait. C'était un homme pressé, il montait traire et puis il redescendait. Et puis même, une belle fois, il n'avait plus mis que des génisses, et s'il montait les contrôler tous les deux jours, c'était le maximum. Et donc, le chalet, il ne le connaissait plus. Tandis que lui, il s'en souvenait, il l'avait connu jusqu'aux dernières fibres, son chalet, et même s'il faut redire que c'était celui de la commune. Celle-ci, ce chalet, pour une fois, elle ne l'avait pas trop estropié, elle n'avait pas été creuser des fenêtres rectangulaires au milieu de la façade, elle ne lui avait pas rajouté une remise, une annexe, elle n'avait pas tout fracassé à la cuisine pour vous mettre du moderne. Il faut dire que lui, il n'avait rien demandé. Juste que les toilettes soient en état. Oh non, il n'allait pas par exemple exiger d'eux qu'ils y mettent, elles sont à l'arrière, les toilettes, une porte en métal ainsi qu'ils l'ont fait à un autre chalet, mais celui-ci a des toilettes devant, alors la porte en métal quand tu montes là-haut, elle te saute à la gueule. C'est horrible. On se demande

comment ils font, vraiment, pour avoir si peu de goût. Il avait donc préféré ne rien demander, ainsi, le chalet, il restait en l'état. Il demeurait tel qu'il avait été de tout temps, juste ces améliorations mineures qui permettent de lui assurer sa survie.

Son chalet. Il y pensait souvent. Et maintenant que le suivant ne montait presque plus, juste contrôler ses génisses qui par ailleurs restaient toujours à l'extérieur, sans qu'on ne les attache plus, et elles se portent mieux de cette manière qu'autrement, il aimait à s'y rendre de temps en temps. Il n'y pénétrait pas, puisqu'il n'en avait plus l'usage. Il tournait autour, il le regardait. Il s'asseyait sur le banc qu'il y a devant, ou sur cette autre que l'on trouve maintenant juste quand on arrive, à côté de la porte d'écurie. Il s'asseyait là. Il voyait toute la clairière, la bordure de la forêt, et les montagnes, là-bas, que l'on voyait mieux maintenant que la commune, elle avait fait une grosse coupe pour dégager le pâturage, tandis qu'auparavant, la forêt, dans ces endroits, elle n'avait pas été exploitée depuis plus de cinquante ans, et même plus. Puisqu'il ne se souvenait pas qu'il y ait eu une coupe du temps où son père et lui étaient montés.

Il s'appuyait le dos au mur. Il aimait quand le soleil du matin, l'avait déjà chauffé. Il était bien. En somme, certes, ce n'était plus son chalet, mais qu'importe, il l'aimait toujours. Et puis, s'il l'avait voulu, il aurait quand même pu y pénétrer, et son locataire n'aurait rien dit, puisqu'il savait où était la clé, sur une poutre qu'il y a en dessus de la porte et où l'on voit l'usure de toutes ces mains qui ont pris la clé, celle de son père, et puis la sienne. Alors on décôtait et l'on rentrait dans le chalet.

Il n'avait qu'à fermer les yeux pour qu'il revoie l'intérieur. Cette bonne vieille cuisine où il avait toujours mangé trois fois par jour. Il la connaissait mieux que son corps à lui. Il aurait pu dire chaque planche, chaque meuble, chaque objet. Il aurait pu décrire l'ambiance, dire l'odeur. Conter la lumière et puis aussi les ombres. Bref, partie de lui-même. Et que dire des chambres, alors ? Son père, lui, il dormait dans la petite, la moderne qu'il l'appelait, alors qu'elle avait tout de même pas loin d'un siècle, mais qu'importe, ici le temps est presque sans importance. Dix ans, vingt ans, c'est la même chose. Lui, il dormait dans la grande, qui est la plus ancienne, vieille celle-là de plus de deux siècles. Elle avait moins de lumière parce que plus profonde et avec des planches sur les parois plus foncées. Elle possédait deux lits, tandis qu'il n'y en avait qu'un dans la première chambre. Détails insignifiants, sans importance, mais lui, les détails, il les aimait. Comme si c'étaient des objets, les détails, des propriétés, autant que le chalet lui-même qui ne lui appartenait pas.

Cette chambre où il avait dormi combien de nuit ? Faites le compte, 55 saisons, 120 jours par saison, il en résulte tout de même 7200 nuits. Et jamais une de pareille, encore qu'elles se ressemblent toutes ! Expliquons-nous. Car si une nuit on entend les cloches des vaches tout près du chalet, une autre, elles sont toutes au loin. Une autre encore il y a la lune qui prolonge ses pâles rayons

dans la chambre. Elle l'empêche de dormir la lune, car il n'y a pas de rideau. Et puis l'on entend un renard, ou d'autres bêtes qui mènent un raffut du diable dans les bois, peut-être que la mort rôde par là-bas, dans cette nuit et cette terrible solitude. Bref, d'une façon ou d'une autre ça change toujours. Il fait trop chaud, il fait un peu froid. Il tonne, la pluie tombe sur les tôles, la grêle des fois, et là c'est pas marrant, l'herbe sera toute chiffonnée le lendemain, de la si belle herbe, qui vous ravissait, avec plein de fleurs dedans. En juin. Déjà le tonnerre, ca arrive. Et puis le vent. Il n'aimait pas trop ces grands coups qui ébranlaient la baraque, et même qu'il pouvait savoir qu'ils n'arriveraient à rien, que le toit était solide, vous avez vu cette charpente, elle résisterait à un ouragan. C'est pas vrai. Mais on aime à le croire. On a ainsi un sentiment de sécurité et même qu'il souffle. Du vent, et pire encore cette sale bise qui est capable de durer des jours et des jours. Et qu'alors l'alpage est triste comme un jour d'enterrement, et que les bêtes elles le sentent, que ce n'est pas ordinaire, à cause que l'herbe, elle devient dure. Et qu'elles donnent moins de lait. La bise noire, impitoyable.

La chambre, avec ses planches et ses poutres noircies. Bref, ces choses que l'on aime au-delà de la simple raison. On ne sait pourquoi. Car les autres, de ces choses-là, ils n'en parlent jamais. Comme si elles n'existaient pas. Il n'y aurait donc que lui à avoir ressenti ces impressions, à avoir été influencé par ce qu'il croit être des ondes, des ondes qu'il estime bénéfiques. A voir des trucs un peu partout que les autres ne voient ni ne connaissent pas. Il n'était pourtant pas un médium, un homme ordinaire. Rien de plus. Et il allait casser sa pipe bientôt. Et cela ne le réjouissait pas. Il aurait bien aimé rester encore un bon bout de temps, et en belle saison toujours revenir à son chalet et s'asseoir sur le banc. Et se souvenir des belles années, qu'il disait. Et même si c'était quelque part un peu faux, car il y avait alors le travail, intense, et le gain n'était pas forcément de la partie. Mais, l'ayant compris, il s'était dit que ce qui compte le plus, c'est encore de bien faire son boulot. Ca, c'est mieux que de gagner le plus d'argent possible. Et que les choses propres en ordre, elles vous rapportent plus de satisfactions morales que ce que vous pourrez encaisser et mettre sur votre petit carnet ! Une méthode qu'il connaissait à d'autres sans qu'il soit jaloux d'aucune manière. Ce sont de pauvres types, qu'il s'était dit parfois.

Et voilà, il était là, devant son chalet…. Ils m'ont pris mon chalet. Mais non que ce n'était pas vrai, puisque c'est lui qui avait remis. Parce qu'il ne pouvait plus le garder. Qu'il en avait marre. Et que cette décision d'arrêter, elle l'avait surpris lui le premier. Autrefois il ne l'aurait pas cru, puisqu'il avait décidé d'aller jusqu'au bout. Et puis voilà, la nature humaine est ce qu'elle est. Un jour on dit noir. Le lendemain on dit blanc. Et ces contradictions ne nous effraient ni ne nous troublent pas. On peut être double. Triple. On peut mentir. On peut trahir. Quelle importance, nous apparaît-il parfois ?

- Quelle importance, n'est-ce pas Henriette.

Il ne lui avait rien dit pourtant de tous ces raisonnement, à Henriette quand il était rentré plus tard à la maison. Car Henriette, qu'il aimait toujours autant

qu’en cet autrefois où il l’avait connue, il le savait, s’il insistait avec ses histoires de chalet, elle lui faisait cette remarque :

- Toi et ton chalet, à part ça il n’y a plus rien qui t’intéresse. Et surtout pas moi.

Et c’était vrai, mis à part que c’était faux qu’il ne s’intéressait plus à elle, au contraire, mais faut-il le répéter sans cesse ? Alors il se taisait. Alors il retrouvait dans son esprit, ou dans son souvenir, ces petites fleurs qui, au mois de mai, avant qu’il n’y ait souvent du bétail là-haut où il allait remettre les clôtures en état, inondaient tout le plan mouillant qu’il y avait dans le bas de la pâture. C’étaient des primevères farineuses. Et le spectacle que cela donnait, c’était un tapis tout rose et mauve, c’était vraiment formidable. Il n’était pas super croyant, lui, mais là, alors, il remerciait le bon Dieu pour cette merveilleuse création qu’il savait lui offrir. Et il disait alors en guise de discussion :

- Ces choses-là, elles sont immortelles ! Plus immortelles que mon chalet qui pourrait bien disparaître un jour. Si l’on n’y prend garde, si on ne le respecte pas, si on ne lui offre plus autant d’amour que moi j’ai su lui donner en son temps.